

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft =
Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della
Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 97 (1915)

Artikel: Henri-Albert Gosse et son ami le pasteur Samuel Wytténbach,
fondateurs de la Société : la session inaugurale d'Octobre 1815 : statuts
et premiers pas

Autor: Yung, Emil / Carl, J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-90289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

I.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE.

I.

Henri-Albert Gosse et son ami le pasteur Samuel Wytténbach, fondateurs de la Société. La session inaugurale d'Octobre 1815. Statuts et premiers pas.

Les Associations scientifiques réunissant les principaux savants producteurs d'un même pays, sont de date relativement récente. Elles ne remontent guère qu'à la première moitié du XVII^e siècle. Jusque là, les sciences avaient été cultivées par des chercheurs solitaires dont les relations se bornaient à des échanges épistolaires. Leur nombre étant devenu considérable, les correspondances individuelles ne leur suffirent plus; ils éprouvèrent le besoin de se rencontrer périodiquement, afin de se communiquer verbalement les résultats de leurs travaux et de discuter entre eux leurs théories. Ainsi naquirent la *Société royale* à Oxford (puis à Londres), en Angleterre (1645); l'*Académie des Curieux de la nature* à Schweinfurt (puis à Halle) en Allemagne (1652); l'*Académie florentine del Cimento*, en Italie (1657), et à Paris, en France, l'*Académie royale des Sciences* (1666).

Ce n'est qu'environ un siècle plus tard que se constituèrent les premières sociétés savantes suisses. Elles commencèrent modestement, ainsi que les grandes Académies dont nous venons de citer les noms; leurs membres, fort clairsemés tout d'abord, habitants de la même ville, tenaient séance dans le domicile privé de chacun d'eux, à tour de rôle. La plus ancienne de nos sociétés cantonales d'Histoire naturelle, celle de Zurich, fut fondée en 1746 par le médecin et savant quasi-universel Johannès Gessner (1709—1790); puis vinrent les sociétés de Bâle (1751); de Berne (1786); de Genève (1790), etc. Plusieurs de ces sociétés, mères des sociétés cantonales actuelles, ont subi des métamorphoses importantes, tendant à les spécialiser davantage qu'elles ne l'étaient à leur origine ou plusieurs revêtaient le caractère de sociétés d'Utilité publique.

Le goût des études de la nature répandu en Suisse allemande dès le XVII^e siècle, ne se développa dans la partie romande de notre pays que le siècle suivant. Il est vrai que, favorisé par tout un ensemble de circonstances heureuses, son extension y fut très rapide.

L'admirable spectacle qu'offrent nos lacs et nos montagnes, le mystère dont étaient enveloppés les vallons retirés de nos alpes, l'étonnante diversité de nos flores et de nos faunes, conséquence des énormes dénivelllements de notre sol, exerçaient un irrésistible attrait sur les esprits ambitieux de pénétrer dans la compréhension du monde extérieur, afin de mieux lui arracher ses secrets ou de jouir davantage de ses magnificences. Et puis, l'austérité des mœurs helvétiques, les habitudes laborieuses contractées dans la lutte séculaire que nos ancêtres durent soutenir contre l'inclémence du climat, l'infécondité de la terre ou les convoitises de l'étranger, furent autant de facteurs qui assurèrent le succès à ceux qui, plus tard — des temps moins rigoureux étant venus — aspirèrent à la conquête désintéressée de la vérité scientifique.

Aussi vit-on, entre Alpes et Jura, et du lac de Genève jusqu'au lac de Constance, très particulièrement dans les villes où l'aisance et l'instruction avaient progressé, surgir à la suite des Jean-Jacques Scheuchzer (1672—1733), des Albert de Haller (1708—1777), des Charles Bonnet (1720—1793) et des H. B. de Saussure (1740—1799), une pléiade de naturalistes investigateurs, de collectionneurs passionnés des plantes, des animaux et des minéraux dont ils enrichissaient quelqu'un de ces „cabinets de curiosités naturelles“ qui furent les précurseurs de nos musées.

Chemin faisant, ces ramasseurs d'herbes ou de pierres, portant leurs regards attentifs sur l'infinie diversité des objets de nature dispersés autour d'eux, y aiguisaient si bien leurs aptitudes natives d'observation, qu'elles les poussèrent parfois à d'importantes découvertes pour la plus grande gloire de leur petite patrie. La considération qui en rejaillissait sur leur personne, devenait une source d'encouragement pour eux et d'engageantes suggestions pour beaucoup d'autres. La contagion de l'exemple aidant, il se produisit à partir de l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire dans la seconde partie du XVIII^e siècle, tant de naturalistes un peu partout en Suisse, tant de physiciens, de chimistes, de scrutateurs et de collectionneurs des choses naturelles, tous convaincus de la vérité, dans ce domaine comme dans les autres, du principe que *l'union fait la force*, que certains d'entre eux songèrent aux moyens de le mettre en pratique à leur profit et pour le plus grand bien de leurs sciences.

L'histoire de notre Société helvétique des sciences naturelles, réalisation de ce songe, commence indubitablement au 6 Octobre 1815, jour de sa fondation à Genève. Toutefois, pendant les vingt ou trente ans qui précédèrent ce jour mémorable, plusieurs tentatives de rencontres entre savants de différents cantons avaient eu lieu. Le désir de se voir entre Suisses, et aussi de faire connaissance avec les confrères des pays de Vaud et de Genève était général et réciproque; il s'était manifesté en maintes circonstances.

A l'instigation du pasteur Samuel Wytttenbach, ardent partisan de pareilles rencontres, treize naturalistes de Berne, d'Argovie et de Genève¹⁾ s'étaient réunis les 2 et 3 Octobre 1797 à Herzogenbuchsee où ils avaient jeté les bases d'une association que les événements politiques empêchèrent de vivre.

Il y avait à Genève, à la même époque, un pharmacien, HENRI-ALBERT GOSSE (1754—1816), que ses théories humanitaires et la bonté de son cœur, plus encore que ses connaissances étendues et l'originalité de son caractère, avaient rendu très populaire. Il était aimé de tout le monde, ses découvertes lui avaient donné de l'autorité sur ses pairs. Il avait, en 1790, contribué à la fondation de la *Société genevoise de Physique et d'Histoire naturelle*, puis, en 1803, à celle de la „*Société des naturalistes*“. Fort lié avec Wytttenbach, il le tenait au courant de tout ce qui se passait au sein de ces deux sociétés. Quelques unes de ses lettres équivalent à de véritables procès-verbaux — peut-être les seuls authentiques qui nous restent — de certaines de leurs séances. Gosse y insiste sur maintes questions statutaires auxquelles il attachait une très grande importance et il ne manque aucun prétexte d'exalter la foi de Wytttenbach dans la justesse de l'idée, à la fois scientifique et patriotique, qui les hantait tous deux et d'où, finalement, est sortie notre association.

Cette correspondance manuscrite de Gosse et Wytttenbach est du plus haut intérêt pour celui qui cherche à se rendre compte de l'état d'esprit qui régnait dans le petit monde savant de la Suisse de 1790 à 1816²⁾. On y est étonné de la diversité et de

¹⁾ Les treize assistants étaient:

Samuel Wytttenbach (1748—1830), pasteur et professeur à Berne.

Sam. Studer (1757—1834), professeur de théologie à Berne.

C. Friedr. Morel (1758—1816), apothicaire à Berne.

Gottl. Gruner (1756—1830), suffragant à Berne.

J. Jak. Mumenthaler (1729—1813), physicien et chimiste de Langenthal.

Bernhardt Friedrich Kuhn (1762—1825), professeur de droit habitant Avenche, plus tard président du Grand Conseil helvétique.

S. Emmanuel Hartmann (?), propriétaire du château de Thunstetten près de Langenthal.

Hérosé (?) d'Aarau.

J. Antoine Colladon (1758—1830), pharmacien-chimiste-botaniste, Genève.

Marc-Auguste Pictet (1752—1825), professeur de physique, Genève.

Fr.-Guillaume Maurice (1750—1826), maire de Genève, l'un des fondateurs de la *Bibliothèque britannique*.

Desroches (?) de Genève.

Puérari (?) de Genève.

H.-A. Gosse (1753—1816), A. de Haller fils (1758—1823), J.-G. Tralles (1763—1822) etc. étaient absents quoiqu'ayant été invités.

Ces treize nommèrent S. Studer comme président et Gruner comme secrétaire de la prochaine réunion qui n'eut pas lieu.

²⁾ La famille d'Henri-Albert Gosse, représentée aujourd'hui par Madame et Monsieur le Dr H. Maillart-Gosse, conserve pieusement les nombreux papiers laissés par ce savant et, en particulier, les lettres que lui écrivait Wytttenbach. La correspondance Gosse-Wytttenbach n'a pas encore été publiée au jour où nous écrivons ces lignes. Elle le sera peut-être bientôt. Pour le moment, nous ne saurions trop remercier Mr et Mme Maillart pour la complaisance qu'ils ont mise à nous communiquer plusieurs des précieux documents qu'ils possèdent.

l'étendue des connaissances que possédaient, tant sur les hommes que sur les choses, les deux correspondants. C'était l'heureux temps où l'on pouvait encore cultiver plusieurs sciences à la fois, et ils en usaient largement l'un et l'autre. Leurs lettres témoignent de la parfaite communauté de leur manière de voir sur les avantages de „sociabiliser“ les savants, en créant une „Confrérie de naturalistes“. Gosse, dès le début, veut cette confrérie soumise à une discipline sévère; il ne s'agit pas, selon lui, de viser au nombre des adhérents, mais à leurs qualités de bons ouvriers de la Science. „Une trop grande extension de ses membres nuirait essentiellement, dit-il, à leur perfectionnement.“ Exclure les non-producteurs, n'ouvrir la porte qu'à ceux capables de faire des communications de valeur, tel serait à ses yeux l'idéal. Il l'avait voulu déjà, cet idéal, lors de la fondation de la Société de Physique de Genève. Mais si nous en jugeons par le passage d'une lettre à Wytténbach datée du 4 février 1796, il ne réussit pas longtemps à l'y maintenir: „Notre Société vient d'ôter de ses Règlements ce qui, suivant moi, en était le nerf. C'était l'obligation absolue de donner chaque année un mémoire ou une observation sur un sujet nouveau; on a mis une amende de six livres de France pour remplacer cette obligation; je demandais pour le contrevenant la cassation de membre actif de la Société. Jurine et Vaucher ont soutenu cette même clause, mais nos nouveaux membres l'ont emporté.“

Et un peu plus tard, le 15 Juillet 1803, Gosse, racontant à Wytténbach la fondation de sa nouvelle „Société des naturalistes“, lui fait entendre qu'il a persisté dans son exigence. „Toute personne de mœurs, sans distinction de sexe, qui se livre par goût à l'étude de la nature, lui écrit-il, peut être admise dans cette Société, pourvu qu'elle s'engage à envoyer chaque année des mémoires ou une observation sur une partie quelconque d'histoire naturelle.“ On voit que l'essentiel pour lui, le „nerf“ de la société est bien toujours l'apport intellectuel que fournira le membre élu. Ce n'est point qu'il n'apprécie à sa valeur aussi cet autre facteur nécessaire, hélas, aux sociétés les plus idéalistes, l'argent, mais il y pourvoit en admettant, sans enthousiasme d'ailleurs, l'existence d'une seconde catégorie de membres: „les membres *inactifs* ou *passifs* ou *bienfaiteurs* (Gosse est très arrangeant sur les épithètes) qui seront seulement obligés de donner les fonds que leur demandera le trésorier.“ A cette condition on leur permettra de ne pas traiter de science.

Dès le début nous voyons donc Gosse préoccupé d'imprimer par le choix de personnes de réelle valeur un caractère hautement scientifique à la future „confrérie“; il la conçoit composée des membres des sociétés locales de tout le pays et c'est pourquoi il la désigne souvent sous le nom de „société centrale“. A maintes reprises, il demande à Wytténbach de s'enquérir de tous les savants occupés „particulièrement“ d'histoire naturelle et de lui transmettre leurs noms; il lui faut réunir en un seul faisceau toutes les forces scientifiques de la Suisse.

La période d'incubation fut longue, elle dura aussi longtemps que l'occupation du territoire genevois par les Français. Aussitôt que la délivrance fut accomplie, tous

les regards se tournèrent vers la Suisse. Les savants genevois ne furent pas les derniers à se réjouir, en 1814, de la liberté reconquise. Tous les membres que comptaient alors la *Société de Physique* et la *Société des naturalistes*, étaient de chauds patriotes. Gaspard de la Rive faisait partie du gouvernement provisoire de la République restaurée; A. P. de Candolle composait un „*Hymne sur la Réunion de Genève à la Suisse*“. C'est avec raison que le moment parut à Gosse propice pour susciter l'assemblée depuis si longtemps projetée et qui devait être le premier acte de confraternité nationale accompli sur le terrain scientifique.

Gosse avait acquis à quelques kilomètres de Genève dans la commune de Mornex, en Savoie, un domaine rustique situé au sommet d'un contrefort du Petit-Salève, connu aujourd'hui sous le nom de Mont-Gosse. Il l'avait aménagé selon ses goûts, c'est à dire d'une façon très simple mais un peu bizarre; il y vivait en ermite et l'avait nommé „Mon Bonheur“. C'est là qu'il se représenta que la réunion devait avoir lieu. „Cette réunion des Naturalistes suisses“, écrivait-il à Wytténbach, le 29 Août 1814, quinze jours avant l'acceptation de Genève comme canton suisse par la Diète fédérale, „a paru à plusieurs savants [bien placée], en présence du Mont Blanc et dans le canton suisse le plus riche en histoire naturelle dans tous les genres. Ces deux conditions se rapportent au canton de Genève et mon local, en conséquence, serait celui qui conviendrait le mieux à ces importantes assemblées. . . . Je ne doute pas que nous y serions même visités par des savants naturalistes de tous les autres pays et, par là, nous serions un foyer de lumière dont les rayons pourraient se répandre de nouveau sur toute la surface savante du globe. Voyez, cher et excellent ami, à faire réussir ce grand projet avant que je quitte mon état terrestre et que je puisse jouir matériellement de cette délicieuse réunion“.

Les collègues genevois de Gosse étant tombés d'accord avec lui sur le lieu, il charge, par lettre du 23 Juillet 1815, Wytténbach de fixer la date de la rencontre:

„J'arrêterai le jour de cette importante assemblée d'après l'arrêté de Messieurs vos professeurs; donnez ainsi le dernier coup de main à notre beau projet. Nous réunirons ici les membres de notre Société des Naturalistes séante à Genève, et ceux de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de la même ville et certes cette assemblée environnée des bustes de nos grands savants, en présence de notre illustre Linné, à la face de tout ce que l'Europe a de plus majestueux, le Mont-Blanc et ses admirables alentours.“

Il semble que Wytténbach lui indiqua d'abord le mois de Septembre, car il lança de Genève, le 15 Août 1815, l'invitation suivante:

Monsieur

Un grand rassemblement de naturalistes suisses est arrêté pour le 17 Septembre prochain à Genève. J'espère, Monsieur, que vous ferez vos efforts pour vous réunir à nous et que vous voudrez bien y faire part de quelques parties des nombreuses observations que vous avez faites sur (suivait ici l'indication de la spécialité du destinataire.)

Signé G.

L'invitation, assura M.-A. Pictet, fut acceptée avec enthousiasme par quelques-uns, avec empressement par tous, mais l'assemblée inaugurale fixée, comme on vient de le voir au 17 Septembre, dut être reculée jusqu'au mois suivant sur le vœu qu'en exprima Berne. Plusieurs Genevois accueillirent leurs compatriotes dans leurs domiciles privés — il fut entendu que Wytténbach logerait chez Gosse — ; les autres descendirent à l' „Auberge de la Couronne“, sise à la rue du Rhône. La session se tint les 6, 7 et 8 Octobre 1815, sous la présidence d'Henri-Albert Gosse qui dirigeait cette année-là, la Société de Physique de Genève et qui était particulièrement qualifié pour lui imprimer le double caractère de grande cordialité et de simplicité républicaine dont les assemblées subséquentes ne se sont plus jamais départies.

Nous possédons plusieurs documents sur les circonstances qui accompagnèrent ces trois journées. Les principaux de ces documents sont: 1^o le procès-verbal qu'en dressa Jean-Antoine Colladon (1758—1830) pharmacien et botaniste, qui remplissait alors les fonctions de secrétaire de la Société genevoise de Physique (Copie de sa main dans le dossier (n° 760) manuscrit de la Bibliothèque de Berne). 2^o Le récit plus détaillé qu'en firent à la réunion de Berne, Wytténbach dans son discours présidentiel et M.-A. Pictet dans sa notice sur H.-A. Gosse lue pendant cette même réunion du 3 Octobre 1816 (*Naturwissenschaftlicher Anzeiger nos 3 et 4, des 1^{er} Septembre et 1^{er} Octobre 1817, p. 25*) ; c'est à ce récit que nous emprunterons les détails typiques qui vont suivre. 3^o Enfin J.-J. Siegfried, a raconté, en y apportant quelques précisions nouvelles, ces journées de début dans sa „*Geschichte der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*“ parue en 1865, laquelle complète une première étude historique du même auteur publiée en 1848 sous le titre: „*Die wichtigsten Momente aus der Geschichte der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft*“, deux importants ouvrages sur lesquels nous reviendrons plus loin.

Le matin du 6 Octobre 1815, le soleil se leva dans un ciel sans nuages. „Tout parut se réunir, remarque M.-A. Pictet, pour faire savourer aux amateurs de la belle nature la richesse du spectacle et le bonheur d'en jouir en commun.“ Une trentaine de savants¹⁾ s'acheminèrent alors du côté de ce Mornex dont le théologien Picot décrivait

¹⁾ Etaient présents à la cérémonie de Mornex les trente deux invités de Gosse dont les noms suivent: dont deux étaient étrangers, deux neuchâtelois habitant Genève et Vaud, un bernois habitant Genève; six venus de Berne et quatre venus du Canton de Vaud; tous les autres au nombre de 17 étaient genevois.

Genève: Boissier, Henri, professeur à l'Académie (1762—1845).

Colladon, J.-Ant., pharmacien (1758—1830).

Colladon, Fred., médecin (1792—1862).

De la Rive, Gaspard, professeur de chimie et conseiller d'Etat (1770—1834).

De Luc, J.-André, géologue (1763—1847).

De Saussure, Théodore, professeur de chimie (1767—1845).

Gosse, Henri-Albert, pharmacien (1753—1816).

Maunoir, J. Pierre, professeur d'anatomie (1768—1861).

vers la même époque la simplicité et les agréments dans une pièce de vers qui commençait ainsi :

Mornex offre à nos yeux, dans un site très beau,
Ce que peut le talent pour orner un coteau.
Sur un pic tout couvert de rochers, de broussailles,
S'élevaient d'un château les antiques murailles.
Ce château féodal par le temps fut détruit
Et l'aigle, sur sa tour, dès lors plaça son nid.

.

Arrivée en ce lieu hospitalier, la petite troupe admira la vue incomparable dont on y jouit, puis elle prit place autour d'une table „heptagone“ abondamment servie, et dressée au milieu du pavillon „octogone“ à la périphérie duquel se trouvaient les bustes couronnés de feuillage des hommes pour lesquels Gosse nourrissait la plus vive admiration: Linné, Bonnet, Haller, de Saussure et Rousseau. En sa qualité de fervent disciple de Jean-Jacques, Gosse avait baptisé ce pavillon: *le Temple de la nature*. Et c'en était un, en effet, par le culte que son propriétaire y rendait à toutes les beautés de la nature, ainsi qu'aux hommes de génie qui les avaient glorifiées par leurs découvertes.

Après un copieux repas dont on a conservé le menu: langues de bœuf, canards rôtis froids, poudings, rayons de miel, raisins et autres fruits de la saison, des discours furent prononcés. Le plus caractéristique revêtit la forme d'une invocation à la Pro-

Suite de la note de la page précédente.

- Genève:* Maunoir, Ch.-Théoph., professeur de chirurgie (1775—1830).
Mayor François-Isaac, médecin (1779—1854).
Micheli de Châteauvieux, Mich. Lieutenant-général et botaniste (1751—1830).
Moricand, Stefano, négociant et botaniste (1779—1854).
Necker-de-Saussure, Jacq., professeur et syndic (1757—1825).
Necker, L.-Alb., professeur de minéralogie (1786—1861).
Odier, Louis, professeur de médecine (1748—1817).
Pictet-Barabani, J.-Pierre, conseiller d'Etat et physicien (1777—1857).
Pictet, Marc-Auguste, professeur de physique (1752—1825).
Vaucher, J.-Pierre-Et., professeur d'histoire ecclésiastique et botaniste (1763—1841).
- Berne:* Bonstetten, Victor de, ancien bailli à Nyon (1745—1832).
Seringe, N.-Henri professeur de français à Berne, botaniste (1776—1858).
Studer, Sam., professeur de théologie (1757—1834).
Studer, Bernard, étudiant (1794—1887).
Schärer, Louis-Emmanuel, pasteur et botaniste (1785—1853).
Wyttensbach, Jacob-Samuel, pasteur et professeur, naturaliste (1748—1830).
Wyttensbach, J.-Rud., médecin (1790—1826).
- Vaud:* Charpentier, Jean de, directeur des salines à Bex, géologue et botaniste (1786—1855).
Chavannes, Dan.-Alex., pasteur et professeur de zoologie (1765—1846).
Gaudin, Jean, pasteur à Nyon, botaniste (1766—1833).
Lardy, Charles, forestier et géologue (1780—1858).
- Neuchâtel:* Dompierre François-Rodolphe, lieutenant-colonel et naturaliste (1775—1844).
Perrot-Droz, Louis, botaniste et conchyliologue (1785—1865).
- Etrangers:* Rubin, intendant sarde de la province du Genevois à Carouge et Marryat, Joseph, banquier et minéralogiste, Anglais habitant Lausanne.

vidence. Dans une lettre adressée à Wyttenbach la semaine d'après, le 12 Octobre, Gosse lui explique comment il fut amené à faire cette chose „extraordinaire“ et qui pourrait être „mal jugée“, prononcer une prière au milieu d'une collation. Il l'attribue à ce que „tout à coup, il fut pénétré d'un sentiment profond de reconnaissance envers l'Etre des Etres“.

Il monta donc sur „une petite chaise de paille en face du grand Linné et de toute l'assemblée encore mangeante“. „Là, nous dit Pictet, la tête découverte et tenant une coupe à la main, son vêtement flottant, ses cheveux épars, la figure agitée et comme prophétique, notre respectable confrère invita les convives à se tenir debout et à se découvrir. On se lève, on écoute dans un silence respectueux ces paroles mémorables qu'il prononça, les mains levées au ciel et les yeux pleins de larmes:

„Etre suprême, sublime intelligence, qui as été, qui es et qui seras, créateur et conservateur de tout ce qui existe! Toi qui es la source intarissable du vrai bonheur, accepte l'expression profondément sentie de notre admiration sans bornes, pour tant de perfections, tant de puissance, tant de bonté dont tu nous rends sans cesse les témoins.

„Daigne, Grand-Dieu, recevoir mes actions de grâce et le sentiment de ma plus vive gratitude pour avoir conservé ma frêle existence jusqu'à ce jour d'inexprimable joie. Bénis cette réunion de tant d'hommes distingués dans la connaissance d'une partie (hélas bien faible!) de tes œuvres immenses. Fais que chacun d'eux se conserve en santé et accroisse ses forces pour atteindre au but de ses travaux.

„Et toi, immortel Linné, toi dont l'âme bienfaisante plane peut-être sur cette intéressante réunion, puissent les lumières que tu as répandues sur les œuvres de la création, nous pénétrer et nous animer du feu de ton divin génie! Puisse la présence de ton image et celle des quatre illustres compatriotes qui nous entourent, nous remplir d'enthousiasme pour les connaissances sublimes dont ils ont enrichi l'espèce humaine, nous enflammer de zèle pour la culture des sciences naturelles et nous rendre tous utiles à notre chère et commune patrie¹⁾!“

„Gosse se tut, continue Pictet, et chacun des conviés, ému, agité d'un sentiment de reconnaissance pour l'Etre suprême, grava dans sa mémoire l'expression des vœux qu'il venait d'entendre. On porta successivement les santés des savants suisses qui honoraient cette réunion de leur présence, et des chants assortis à la circonstance terminèrent ce repas fraternel.“

Ensuite, on alla visiter aux alentours un gros bloc de granit qui devait peser „un million et demi de livres“, et l'on se livra à des conjectures sur „la catastrophe“

¹⁾ Tous ceux qui savent avec quelle prolixité écrivait H.-A. Gosse et combien son style laissait à désirer tant au point de vue de la construction des phrases que du choix des mots, doutent que la jolie „improvisation“ de Gosse ait été réellement prononcée telle que Pictet nous l'a rapportée. Son texte, concordant pour le fond avec celui cité par Gosse lui-même dans ses lettres, est très supérieur en ce qui touche à la forme. Pictet, grand ami de Gosse, l'a sans doute un peu corrigé pour mieux rendre hommage à sa mémoire.

qui avait dû l'amener sur terrain calcaire, puis l'on se sépara afin de se retrouver en ville un peu plus tard à l'Auberge de la Couronne pour un Souper „assaisonné de la plus touchante cordialité et accompagné de chansons patriotiques et de souhaits de santé et de prospérité“.

Nous avons rapporté avec quelque ampleur le récit de M.-A. Pictet, car il met naïvement en évidence les trois sentiments dominateurs chez les savants genevois de l'époque. Ces sentiments étaient l'amour de la patrie, une foi profonde, irraisonnée en la personne toute puissante du Dieu créateur de l'Univers, et une admiration enthousiaste — parfois même un peu trop idolâtre — pour les grands hommes qui ont ouvert des voies nouvelles à la pensée. Gosse poussait l'admiration pour ses génies de pré-dilection à un degré si excessif, qu'il attribuait aux bustes représentant leurs figures, je ne sais quelles vertus occultes et bienfaisantes. Il eût voulu, par exemple, que l'on introduisit dans les règlements de la nouvelle société l'obligation de revenir tous les cinq ans à Genève „afin de pouvoir de nouveau s'électriser auprès des bustes des hommes célèbres de la Suisse“.

Quant aux sentiments religieux exprimés par Gosse dans son discours, ils étaient ceux de ses confrères de la „Société des naturalistes“ de Genève qui avaient pris pour devise: *Pro Deo et Natura*, afin de prouver qu'ils admettaient une Intelligence créatrice. Ces sentiments s'harmonisaient, d'autre part, avec les croyances de la plupart des assistants des autres cantons, à commencer par ce Wytténbach, homme savant et pieux dont le souvenir demeurera si intimément lié à celui de Gosse dans la pensée de tous les membres de notre Société, que ceux-ci les reconnaîtront toujours l'un et l'autre comme ses deux principaux fondateurs.

Jacob-Samuel WYTTENBACH (1748—1830), descendant d'une ancienne famille patricienne bernoise, était pasteur de la paroisse du St-Esprit à Berne, prédicateur écouté, amateur passionné, dès sa plus tendre enfance, de toutes les sciences de la nature; il entretenait une vaste correspondance avec la plupart des célébrités de son temps, il s'occupait de mille questions d'utilité publique et trouvait le temps d'écrire des mémoires et des livres. C'est lui qui traduisit les „*Voyages dans les Alpes*“ de H.-B. de Saussure et publia, entre autres, pour son compte: *Vues remarquables des montagnes de la Suisse*, ouvrage à propos duquel Fortis lui écrivait: „Vous joignez les grâces du style poétique aux réflexions du naturaliste éclairé. Vos Alpes sont celles que le grand Haller à chantées et qu'il a parcourues en observateur. Vous avez réuni ce qu'il a donné séparément“ En effet, Wytténbach appartenait à cette catégorie d'esprits d'une curiosité universelle, dirigée tant sur les choses intérieures que sur celles du monde extérieur, et dont Haller, avec du génie en plus, fut l'un des plus illustres représentants. Sur la fin de sa vie, le grand Bernois ayant fait appeler Wytténbach, alors au début de sa carrière pastorale, lui demanda de prier avec lui. „Comment oserais-je, objecta Wytténbach, moi jeune homme et vous le grand Haller?“ A quoi ce dernier répondit: „Supposez que vous avez devant vous une pauvre vieille femme et priez

avec moi comme vous priez avec elle": Ces deux hommes, malgré la différence de leur âge, étaient faits pour se comprendre.

Le soir de la charmante fête organisée à Mornex par Henri-Albert Gosse, les participants, augmentés de quelques collègues de la Société de Physique qui n'avaient pu quitter la ville, se retrouvèrent au local de Calabri où siégeait cette Société, et ils y tinrent une séance scientifique et administrative. La discussion porta sur l'organisation de l'Association „fraternelle“ qui se formait et sur les grandes lignes des statuts qui ne devaient être définitivement adoptés que deux ans plus tard à Zurich. On se mit d'accord sur un certain nombre de points capitaux. On arrêta que l'association porterait le nom de *Société helvétique des Sciences naturelles*, qui lui est resté. On adopta, également, ce soir-là, le principe de la variation annuelle du lieu de rassemblement et celui d'une seule réunion par an; principes nouveaux alors, et qui firent fortune dans la suite en plusieurs autres pays. On décrêta que le but de la Société devait être „l'avancement de l'étude de la nature ou des corps naturels en général et celle, en particulier, de notre commune patrie“, formule contenant déjà la double aspiration qui fut plus clairement exprimée dans l'article premier du texte définitif, de contribuer au progrès de la science et d'être utile à la patrie. On choisit Berne pour siège de la prochaine session en désignant Wytténbach comme Président, S. Studer, professeur de théologie, comme Vice-président et F. Meisner, professeur d'histoire naturelle, comme Secrétaire.

Ces décisions ayant été prises, l'infatigable Gosse lut une dissertation sur l'un des sujets qui devaient être le plus souvent remis à l'ordre du jour, nous voulons parler du phénomène erratique et de l'hypothèse relative au transport de gros blocs de pierre¹⁾.

¹⁾ Il serait intéressant de connaître les idées que professait Gosse sur ce sujet. Nous ne possédons malheureusement pas le texte de sa conférence. Toutefois, grâce à la complaisance de M. le Dr et de M^{me} Maillart-Gosse, nous avons eu sous les yeux un cahier manuscrit sur lequel se trouve dans un récit de la fondation de la Société, intitulé: *Quelques détails sur l'origine et la formation de la Société helvétique centrale pour les Sciences naturelles*, le résumé suivant de l'exposé de Gosse, écrit de sa main. Il y parle de lui à la troisième personne et emploie, ici et là, une orthographe qui n'est plus en usage aujourd'hui.

„Après un préambule nécessaire à la singulière circonstance, il (Gosse) lut un Mémoire géologique sur la cause du transport des blocs granitiques de la chaîne des Alpes par les Vallées du Faucigny et de Taninge et par celle du Vallais et du Rhône, contre le Mont de Salève et le long de la chaîne orientale du Jura. Après avoir fait connaître dans la première partie de son mémoire les hypothèses de MM. De Saussure, Deluc, Wrede, Hutton, Plaifair et Hall, il se proposa d'expliquer cette curieuse et si étonnante catastrophe. Il supposait le transport de ces immenses blocs opéré par une masse boueuse assez dense pour avoir empêché leur enfoncement dans le fond des vallées qui étaient alors recouvertes de cet (sic) épouvantable masse de boue. Il faisait sortir de vastes cavités existantes sous la chaîne des Alpes, comme MM. les Géologues ses prédecesseurs, son courant pâteux formé d'un mélange de blocs granitiques en partie angulaires; de cailloux arrondis et d'une boue pâteuse composée d'eau et de terre en partie végétale. Des courants sans doute plus considérables, plus aqueux, chargés seulement de débris de Granit et de cailloutage l'avait précédés et avaient occasionnés, soit par le Vallais dans la vallée du Rhône, les corrosions observées dans toute la face occidentale du Mont Salève, soit par celle du Faucigny le courant qui s'est dirigé vers le côté oriental du même Mont de Salève pour établir la corrosion qui devait avoir eu lieu pour former le vallon de Monetier. Tout cet étonnant bouleversement s'était fait suivant lui après que

Ne s'agit-il pas là d'un problème devenu en quelque sorte national depuis que les de Charpentier, les Venetz, les Agassiz et tant d'autres, jusqu'aux Alphonse Favre et aux F.-A. Forel, tous membres dévoués de notre corporation, l'ont rendu suisse, à force de l'avoir scruté sous toutes ses faces dans nos montagnes?

Le lendemain, l'on visita les collections particulières, la collection de Louis Jurine (1751—1819) renommée par ses richesses et sa parfaite ordonnance; l'herbier de Jacques Necker-de-Saussure (1757—1825), mari de la célèbre pédagogue, fille du conquérant du Mont-Blanc; les collections de roches et pétrifications des De Luc, etc. Une promenade sur le lac termina la fête au troisième jour.

Celui qui avait été l'âme de cette première réunion ne devait pas en voir d'autres. Gosse, pour employer un langage qui lui était cher, ne se trouvait plus parmi les „êtres matériels“ lors de la session de Berne; il avait succombé le 1^{er} Février 1816 à une attaque d'apoplexie qui l'avait partiellement paralysé. Jusqu'à la fin, il conserva son intérêt pour les sciences; un passage de la dernière lettre qu'il écrivit à son ami, Marc-Auguste Pictet, le prouve. Il y demandait que l'on disséquât l'articulation de sa hanche, estropiée depuis son enfance et cause de sa claudication, pour y découvrir comment cet organe, malgré son imperfection, avait pu servir à le transporter jusque sur les montagnes les plus élevées. Malheureusement, les circonstances politiques ne permirent pas d'exaucer le vœu qu'il avait formé d'être enterré à Mornex afin, disait-il, que son âme „restât dans ces bocages et put communier par sa présence spirituelle avec ses amis qui se réuniraient là en parlant de lui“.

Parler de lui! Depuis un siècle, on n'a cessé de le faire dans un sentiment de gratitude, au sein de la Société helvétique. En maintes circonstances, on a évoqué la figure éminemment sympathique de ce savant modeste qui fut l'ami des Fourcroy, des Lamarck, des de Jussieu et du général Bonaparte; qui après avoir été lauréat du Collège de Pharmacie de Paris pour un *Mémoire sur les maladies auxquelles sont exposés les chapeliers*, et de l'Académie des sciences pour avoir remédié aux maladies auxquelles sont exposés les doreurs au feu et sur métaux, était devenu Correspon-

la mer avait déjà évacué cette partie de notre globe en ayant pris son cours vers de vastes enfoncements formés par quelques portions de notre continent, devenues maintenant parties de notre Océan. Des lacs immenses d'eau douce s'étaient conservés dans les parties les plus basses des vallées alors existentes; de nouvelles ruptures de couches soit granitiques sous la chaîne des Alpes; soit continentales vraisemblablement aussi granitiques, avaient de nouveau occasionné d'un côté la sortie de ces immenses courants et d'un autre avaient offert les moyens de les recevoir. Aucune trace de la présence de la mer ne se retrouve plus parmi les restes de cet immense courant aqueux et boueux; au contraire, une terre végétale disséminée partout, qui a servi à transporter les immenses blocs, se fait appercevoir surtout dans les parties basses qui ont pu la soutenir après avoir été entraînées par les eaux pluviales et les courants; les blocs sont restés ensuite à Nud (*sic*) sur leurs pentes et y ont conservés ainsi en partie leurs angles plus ou moins vifs.

Tel est le précis de ce mémoire, sur lequel il ne fut fait aucune observation, vu qu'il était convenable de terminer cette séance de Présidence, aussi M. Gosse renvoya-t-il à une autre séance des sociétés genevoises pour leur exposer les faits probans de son Mémoire. Il n'avait point jugé devoir généraliser son hypothèse sur les blocs répandus sur les autres parties du globe terrestre.“

dant de l'Institut de France, et dont le plus beau titre de gloire, à nos yeux, restera toujours celui d'avoir institué cette Société à laquelle devaient successivement appartenir tous les savants patriotes de la Confédération helvétique.

En 1886, pendant une session tenue à Genève, la Société inaugura un modeste monument élevé à la mémoire de H.-A. Gosse, un monument qui eût été de son goût, puisqu'il s'agit d'un bloc erratique pris non loin de „Mon Bonheur“ et transporté dans la promenade des Bastions tout près de l'Université. Un médaillon-portrait y fut incrusté et l'on y grava cette inscription:

6 OCTOBRE 1815.

LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES
À SON FONDATEUR H.-A. GOSSE. 1886.

La première réunion de 1815, n'avait, en somme, attiré qu'un petit nombre de naturalistes, une quinzaine seulement étaient venus des trois cantons de Berne, Vaud et Neuchâtel, tous les autres étaient genevois; il y avait deux seuls étrangers, M. Rubin, représentant de l'autorité sarde domicilié à Carouge, et M. Marryat, riche collectionneur anglais, venu de Lausanne.

L'opinion fut émise, et ratifiée dans la suite, que l'on considérerait comme membres fondateurs, toutes les personnes présentes, ainsi que celles qui ayant été invitées par Gosse, n'avaient pas pu se rendre à Genève en temps voulu; en particulier les membres de la „Société de Physique“ et de la „Société des naturalistes“ qui, pour un motif quelconque, étaient absents à la cérémonie de Mornex, mais avaient pris part aux autres parties de la réunion. Le Comité de Berne fut chargé de dresser la liste aussi complète que possible de toutes les sociétés scientifiques de la Suisse et de tous les amis de la nature connus dans le pays. Il s'efforça de n'oublier personne et il sollicita chacun de l'aider dans l'utile tâche entreprise, en faisant acte de présence réelle à la session de Berne. Aussi cette dernière, la situation plus centrale de Berne aidant, fut-elle plus fréquentée que celle de Genève; les savants confédérés s'y rencontrèrent au nombre de soixante-six, venus de seize cantons différents, sur plus de cent membres que comptait alors la jeune société. Le sort de celle-ci était donc assuré.

Wytténbach y commença son discours „en présence de M. l'Avoyer régnant et de M. le Chancelier de l'Académie“, par ce passage de David qui marque son intention d'accentuer le côté amical et religieux de la réunion: „Oh! qu'il est agréable et qu'il est doux pour des frères, de demeurer ensemble! C'est comme la rosée de l'Hermon qui descend sur les montagnes de Sion, car c'est là que l'Eternel envoie la bénédiction, la vie pour l'éternité“ (Psaume 133).

Puis, il résuma ce qui s'était passé depuis l'année précédente rendant un touchant hommage à l'action bienfaisante de son prédécesseur, H.-A. Gosse. L'ancien pharmacien genevois fut le héros de la réunion. M.-A. Pictet, son plus fidèle ami, raconta sa vie

„toute consacrée à la culture des sciences et des arts utiles, au soulagement de l'humanité et à la plus active philanthropie“.

Des visites aux collections locales avaient été organisées. On s'en alla jusqu'à Hofwyl pour voir l'Institut agronomique de Fellenberg, et un certain M. Clias, professeur de gymnastique, exhiba quelques élèves auxquels il fit faire des exercices qui donnèrent une haute idée de leur utilité pour „mettre en harmonie le système entier des muscles, développer la santé de l'individu et l'élégance de ses formes“. C'était le début de la gymnastique scolaire. Le chroniqueur auquel nous empruntons ces détails (*Bibliothèque universelle, Sciences et Arts*, tome III, 1816) ajoute: „Ce genre d'instruction semble prendre faveur à Berne et il serait à désirer qu'on le propageât dans toute la Suisse“, vœu qui a été largement exaucé depuis.

Quant à la partie scientifique, les discussions relatives à l'organisation de la Société obligèrent à la réduire à la portion congrue: „Rien ne peut marcher vite dans une assemblée nombreuse où l'on parle les deux langues“, constate ingénuelement le même chroniqueur que nous citions tout à l'heure. M.-A. Pictet trouva cependant le temps de présenter quelques nouveaux appareils de Physique, la lampe de sûreté de H. Davy, la pile lumineuse de Wollaston, la boussole d'azimuth de Kater, etc. et M. Franz Wyder, grand ami des serpents, lut un mémoire sur ceux de la Suisse dont, pour le plus grand effroi de quelques uns des assistants, il avait apporté plusieurs exemplaires vivants qui se promenaient sur la table pendant qu'il parlait et qui se laissaient prendre et caresser „comme des animaux domestiques“.

C'est à Berne que le Gouvernement prit l'initiative, souvent suivie depuis par les Gouvernements cantonaux, d'allouer à la Société bernoise des sciences naturelles une allocation de 600 francs „à titre d'indemnité pour les dépenses que pouvaient lui occasionner les mesures prises pour la réception des associés des divers cantons“. La société de Berne décida d'employer cette somme à commencer un fonds destiné à un prix annuel à accorder au meilleur ouvrage sur une question proposée par la Société helvétique. Tel fut le point de départ de nos prix. On invita, séance tenante, le Comité à s'occuper du choix d'une question, entre plusieurs que proposèrent quelques uns des membres présents. La question ne fut annoncée que l'année suivante à Zurich. En voici le texte: *Est-il vrai que les hautes Alpes de la Suisse soient devenues plus âpres et plus froides depuis une série d'années?* Les mémoires écrits en allemand, en latin ou en français, devaient être envoyés au Président avant le 1^{er} Janvier 1820, et deux prix étaient promis à leurs auteurs, un prix de 600 livres de Suisse (900 francs de France) et un prix de moitié de cette somme. Disons tout de suite que le second prix seul fut accordé à l'unique mémoire adressé par le maître forestier A. K. L. Kasthofer (1777—1853), alors à Untersee. Celui-ci n'ayant étendu ses recherches qu'au Canton de Berne et non à toute la Suisse, comme on l'avait désiré, ne put recevoir le premier prix.

Le Conseiller d'Etat, PAUL USTERI (1768—1831), nommé à Berne à cet effet, présida la troisième session réunie à Zurich. „C'était un homme de talent“ déclare dans ses *Mémoires*

et souvenirs A.-P. de Candolle qui le désigne, un peu plus loin, comme un homme „froid et réservé“. Usteri était docteur en médecine et jouissait d'une grande considération dans toute la Suisse. Au cours de ses études médicales, il avait pris goût à la botanique qu'il préféra bientôt à la médecine et qu'il devait cependant plus tard négliger pour se donner davantage à la politique. Il s'assimilait avec une facilité remarquable les questions les plus diverses; son sens critique était fort aiguisé, et il se tenait au courant des progrès de ses sciences préférées dont il aimait à entretenir ses collègues de la Société zurichoise des sciences naturelles dans des conférences spirituelles, lumineuses, et toujours agrémentées d'indications relatives aux applications pratiques. S'il n'a pas publié de travaux originaux, ses connaissances étendues dans l'histoire des sciences, son activité permanente, ses vues élevées lui permirent de jouer un rôle important dans le parti radical suisse et dans les multiples sociétés dont il était l'âme.

Le discours qu'il prononça à l'ouverture de la réunion de Zurich reste l'un des plus remarquables, au point de vue des idées générales, qui ait jamais été prononcé devant notre association. L'auteur y aborda plusieurs questions vitales pour la société; il parla deux heures durant et fut écouté avec intérêt, raconte la *Bibliothèque universelle* (tome 6, p. 224), par ceux qui entendaient l'allemand; „les autres furent tenus au courant des objets traités à l'aide d'un extrait préparé d'avance et dont on leur avait distribué des copies“.

Se réunir périodiquement, était-il dit dans ce discours, est nécessaire non seulement pour apprendre à se connaître, mais pour dresser les plans d'études en commun et examiner les meilleurs moyens pour les réaliser: collections, institutions scientifiques, etc. Sans doute, il peut y avoir avantage à se réunir en des lieux différents sous la direction d'un comité annuel, mais d'autre part, nous devons entrevoir pour la continuité des travaux de longue haleine une direction, sinon permanente, du moins ne changeant pas trop souvent ni son siège, ni ses membres. Alors, Usteri émet l'idée d'un centre directeur qui prit plus tard la forme d'un „Secrétariat général“, voté en 1826, à la réunion de Coire et qui commença à fonctionner en 1827 à Zurich où il est resté jusqu'en 1874 et où il eut à sa tête, de 1827 jusqu'en 1831, Paul Usteri lui-même qui prit une part prépondérante dans la fondation des *Mémoires*. Nous verrons comment à partir de 1874, le Secrétariat général devint le Comité central tel que nous le comprenons encore aujourd'hui.

Dans son discours présidentiel, Usteri prévoit en outre la division qui se réalisa aussi plus tard, de la Société en six sections, il émet le voeu que la section de médecine devienne le lien entre la Société helvétique et les Sociétés médicales des cantons. Il touche à la question de la nomination des membres étrangers et à celle de la publication d'un „Bulletin“ dont il pense assez raisonnablement, et tout en en admettant le principe, qu'il faut attendre d'avoir reçu des travaux méritoires avant de lui donner le jour. A ce propos, il annonce que le professeur d'histoire naturelle F. Meisner à Berne (1765—1828) ayant offert de publier à ses frais et sous sa responsabilité personnelle un tel Bulletin, le comité annuel l'a autorisé de le faire à titre d'entreprise privée,

mais avec l'approbation de la Société. Ainsi commença à paraître le 1^{er} Juillet 1817, sous le format in 4^o, le *Naturwissenschaftlicher Anzeiger der Allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften* dont l'existence fut éphémère. Il a été le premier organe public qui fit connaître les textes allemand et français de nos statuts et qui donna un aperçu de ce qui se faisait dans nos assemblées. Ce périodique parut régulièrement du 1^{er} Juillet 1817 jusqu'au 1^{er} Décembre 1822, à raison d'un numéro par mois. Pendant sa dernière année qui se termina en Juin 1823, il parut avec moins de régularité.

La suite du *Naturwissenschaftlicher Anzeiger* publia sous le titre: *Annalen der allgemeinen schweizerischen Gesellschaft*, deux volumes en 1823 et 1824. En même temps, la Société helvétique qui s'était bornée jusque là à publier le „Discours d'ouverture“ présidentiel, y ajouta quelques extraits des rapports envoyés par les Sociétés cantonales, les communications scientifiques lues à la session annuelle, les noms des membres, etc. Cette sorte de procès-verbal abrégé était intitulé: *Kurze Übersicht der Verhandlungen der allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften*; puis, à partir de 1825: *Verhandlungen der allgemeinen Schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften*. Ce fut le début des *Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles*. Nous les retrouverons plus loin.

Dans le discours que nous analysons, le président Usteri trace ensuite d'une façon captivante le tableau de ce qui s'était fait en matière de science dans les divers Cantons; un peu partout des progrès se réalisent. Usteri signale une évolution réjouissante de l'esprit public dans le canton de Vaud, il félicite Genève du retour de A.-P. de Candolle, mentionne les travaux botaniques du Dr Zollikofer à St-Gall et ceux du Conseiller Freyenmuth en Thurgovie. L'Argovie, dit-il, est animée d'un excellent esprit, porté vers tout ce qui est bon et utile. Lucerne a constitué, cette année même, une Société des Sciences et des Arts. Dans le Valais, on en est encore réduit à des vœux et à des espérances etc. etc.

Enfin, tout en reconnaissant combien les savants suisses demeuraient fidèles aux bonnes méthodes de recherches, Usteri les mettait en garde contre les dangers d'une spéculation non contrôlée par l'expérience, telle que celle à laquelle se livraient les „Philosophes de la nature“ dont le grand maître, Lorenz Oken (1779—1851), devait justement, par une singulière ironie du sort, devenir professeur à l'Université même de Zurich en 1833, peu de temps après la mort d'Usteri. Et il n'est pas sans intérêt de noter en passant, puisque le nom d'Oken tombe sous notre plume, que ce savant imaginatif dont le journal, *Isis*, avait rendu compte de la fondation de Gosse, vint en 1822 assister à la réunion de Berne afin de voir de ses yeux comment fonctionnait notre Société helvétique qu'il prit pour modèle lors de la création, la même année, de l'*Association des Naturalistes et médecins allemands*, laquelle se réunit pour la première fois à Leipzig, le 17 Septembre 1822.

Mais revenons à l'importante session de Zurich! Le discours de Paul Usteri avait été si apprécié des 87 membres présents, que son impression dans les deux langues fut votée à l'unanimité. Puis, l'on procéda à la nomination d'un certain nombre de membres honoraires étrangers, parmi lesquels figuraient sir Joseph Banks, Cuvier, de Humboldt et Léopold de Buch. Les statuts de la Société admis à Berne, revus avec beaucoup de soin et améliorés par le Comité annuel, — par Usteri surtout, — furent définitivement adoptés.

La partie scientifique, un peu écourtée lors des deux réunions précédentes, acquit à Zurich plus d'ampleur. C'est là que parla, pour son début comme membre de la Société, Augustin-Pyramus de Candolle (1778—1841) qui occupait la chaire d'histoire naturelle à l'Académie de Genève, après avoir enseigné au Collège de France à Paris comme suppléant de Cuvier, et à la Faculté de Médecine de Montpellier. Le célèbre botaniste traita de la distribution géographique des plantes et il exposa quelques conjectures sur le nombre total des espèces qui végètent sur le globe, nombre qu'il estimait devoir monter au moins à cent dix mille. On entendit ensuite de la bouche de M.-A. Pictet le récit des circonstances dans lesquelles celui-ci avait, quelques jours auparavant, installé à l'Hospice du St-Bernard des instruments météorologiques destinés aux observations faites régulièrement depuis lors par les Religieux à cette haute altitude. Un pharmacien de St-Gall, M. Mayer, parla des établissements récemment fondés en Suisse pour l'extraction du bouillon d'os par la marmite de Papin. B. Studer de Berne et A. Escher de la Linth, deux noms destinés à être particulièrement considérés dans le monde des géologues suisses, traitèrent de certains phénomènes d'érosion marqués sur les roches de la Gemmi, et le professeur F. Meisner de Berne exposa des restes d'animaux fossiles trouvés sur divers points de notre territoire.

Le menu scientifique était donc abondant et varié. Il fut même si copieux que, „faute de temps“, plusieurs autres mémoires qui avaient été annoncés ne purent être lus! On peut dire qu'à partir de la session de Zurich, la Société helvétique, dotée de ses statuts et grandie par l'adhésion de nombreux membres, décidés à coopérer de toutes leurs forces à son succès, avait achevé sa période d'incubation. Elle était devenue un corps bien constitué, une personne morale qui allait exercer une puissante influence sur la production scientifique de notre pays, en servant d'organe centralisateur pour l'exécution des œuvres savantes d'intérêt général.

En 1818, la réunion eut lieu à Lausanne sous la présidence de Daniel-Alexandre Chavannes (1765—1846) le fondateur, en 1803, de la *Société d'Emulation* du canton de Vaud, un de ces pasteurs à la manière de Wytténbach, fortement épris de toutes les sciences de la nature, y compris celle de l'homme. Cette rencontre coïncida avec la première installation, dans un local de l'Académie de Lausanne, des collections qui servirent de base au Musée cantonal vaudois d'histoire naturelle. Elle suivit de près la terrible inondation qui, le 16 Juin de cette année 1818, dévasta toute la vallée de Bagnes jusqu'à Martigny, à la suite de la rupture du barrage formé par le glacier de

Giétroz. On y disserra naturellement beaucoup sur cet évènement à propos duquel C. Escher de la Linth lut un rapport émouvant, et le doyen Bridel exposa les impressions recueillies par lui pendant une visite dans la région ravagée. L'assemblée vota un témoignage de reconnaissance à Venetz, ingénieur Valaisan, qui avait héroïquement dirigé des travaux grâce auxquels le mal commis par l'inondation avait été largement atténué.

Le tour de St-Gall vint l'année suivante, avec le Dr Zollikofer (1774—1843) comme président. Des questions touchant à toutes les branches de la physique et de l'histoire naturelle y furent traitées et, au surplus, le professeur de philosophie J. P. Scheitlin (1779—1848) y présenta le *Plan d'une Psychologie des Animaux* qu'il devait développer plus tard en un ouvrage en deux volumes qui fit quelque bruit.

Comme l'avait souhaité Gosse, Genève eut en 1820, cinq ans après sa fondation, l'honneur de recevoir pour la seconde fois la Société; ce fut peut-être une déception pour ceux qui avaient espéré pouvoir „s'électriser“ au contact des bustes; les fameux bustes des grands hommes ne furent pas montrés. En revanche, M.-A. Pictet qui présidait eut le plaisir d'annoncer à l'assemblée la création récente à Genève du Jardin botanique et du Musée d'histoire naturelle. Il le fit dans un langage qui mérite d'être rapporté, car il témoigne de l'esprit de solidarité qui animait les Genevois d'alors.

„Ces établissements sont devenus propriété nationale, dit Pictet à ses confrères des autres cantons, et ils n'ont guère changé de caractère, car Genève n'est qu'une grande famille.“

„Elle ne me démentira pas, cette famille, si, m'adressant en son nom à ses chers Confédérés, je les invite, toutes les fois que des circonstances particulières ou la simple curiosité les amèneront à Genève, à partager les jouissances que nous procurent ces établissements comme s'ils en étaient *copropriétaires* ou tout au moins *usufruitiers* et de resserrer ainsi, de plus en plus par ces communications fraternelles et libérales, des relations utiles à tous.“

De tels sentiments étaient entièrement partagés par tous ceux à qui s'adressaient ces paroles. Ils n'ont guère varié depuis un siècle parmi nous. Tous les établissements scientifiques de la Suisse sont si largement ouverts aux membres de notre Société, que chacun de ceux-ci peut fort bien s'en considérer, selon le mot de Pictet, comme copropriétaire.

Après Genève, on alla en 1821 à Bâle, puis à Berne en 1822. L'article IV des Statuts de 1817 disait que „le lieu des réunions ne pouvant point encore être déterminé d'une manière absolue, on le fera provisoirement alterner entre les villes de Genève, de Berne, de Zurich, de Lausanne, d'Aarau, de Basle et de St-Gall. Ce ne sera qu'après cette rotation que l'on décidera si l'on continuera ce mode ou si l'on adoptera un lieu permanent“.

Non seulement on n'adopta pas un lieu permanent, mais on élargit le cycle des villes mentionnées dans les Statuts et l'on décida de se rendre successivement dans les

chefs-lieu de tous les Cantons afin d'offrir aux membres de l'Association l'occasion de visiter la totalité du pays. Aussi, après Aarau qui, en 1823, terminait le cycle primivement établi, Schaffhouse recevait-elle la visite de la Société en 1824, puis Soleure en 1825, puis Coire en 1826, et ainsi de suite jusqu'à ce que, sortant même du cycle des chefs-lieu de Cantons, l'on se décida en 1829 à tenir séance à l'Hospice du Grand St-Bernard, en 1846 à Winterthur, en 1853 à Porrentruy, en 1855 à la Chaux-de-Fonds, et enfin, à partir de 1863, dans de petites localités telles que Samaden dans les Grisons, ou Linththal, en 1881, dans le canton de Glaris.

Nos visites dans de petites localités et dans des Cantons qui jusque là s'étaient tenus à l'écart du mouvement scientifique, ont eu, entre autres bons effets, celui de susciter la création de Sociétés savantes ou le réveil de Sociétés endormies.

Nous ne disposons ni du temps, ni des moyens qui seraient nécessaires pour présenter ici, ne fût-ce qu'en raccourci, l'histoire des 97 sessions tenues depuis 1815 jusqu'à ce jour, et des communications qui y ont été présentées par les nombreux investigateurs qui ont appartenu à la Société helvétique. Nous nous bornerons à jeter un rapide coup-d'œil sur les principaux épisodes de la vie déjà séculaire de cette dernière. Il n'est guère de travailleur en renom dans le domaine de la science et de la technique qui n'ait fait partie de notre Société au cours de ce siècle, et il n'est guère non plus d'œuvre scientifique importante accomplie en Suisse, que la Société helvétique n'ait encouragée. L'histoire de la Société helvétique se confondra donc avec l'histoire de la science suisse au XIX^e siècle. Nous souhaitons ardemment que cette histoire trouve un jour son historien, car elle apparaîtra sans aucun doute, comme l'un des plus solides titres de gloire de la Patrie.

II.

La Société helvétique en marche.

Ses œuvres principales et ses principaux ouvriers.

Si l'histoire générale de la science en Suisse n'a pas encore été écrite d'une façon détaillée, nous en possédons du moins d'importants fragments, notamment dans les consciencieux travaux de Jacob Siegfried de Zurich (1800—1879) qui, au cours d'une carrière vouée à l'enseignement privé et public, fut nommé, en 1845, questeur de notre Société et lui rendit dès lors d'inoubliables services. Siegfried utilisa un grand nombre de documents authentiques pour l'élaboration de son premier opuscule: *Die wichtigsten Mo-*